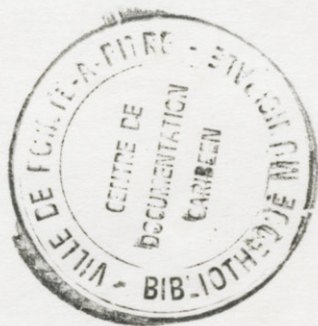




Gr 58.





LE VIEUX-FORT

Le Vieux-Fort royal de l'Olive



A

u nord même de la Guadeloupe, non loin de la Pointe Allègre, se creuse l'Anse du Vieux-Fort où, sous la conduite de Lyénard de l'Olive et de Duplessis, les Français, pour la première fois, en 1635, prirent possession de l'île où ils voulaient s'établir. Duplessis fixa son camp au Fort Saint-Pierre, du côté de « Deshayes » ; l'Olive, de l'autre côté, plus rapproché de

la Pointe Allègre, s'établit au Petit Fort, appelé depuis le Vieux-Fort. Ni l'un ni l'autre n'existent plus aujourd'hui ; il faut en découvrir les ruines informes dans la brousse envahissante.

C'est donc un autre Vieux-Fort qui va nous occuper maintenant.

Celui-ci est situé au sud de l'île, près de la Pointe-à-Launay, en face des Saintes. Jusque vers 1850, il porta les noms de Fort de l'Olive ou de Vieux-Fort royal. Après les

Saintes, il forme la plus petite de nos paroisses, et compte un millier d'habitants (1). On peut lui appliquer la devise de la maison du sage : *Parva sed apta*, car sa position stratégique a constamment attiré l'attention, surtout en temps de guerre. Nous ne serons donc pas étonnés de voir les Anglais l'attaquer plus d'une fois, et détruire les ouvrages que les colons français y avaient multipliés tant pour la défense que pour l'attaque.

Lyénard de l'Olive y fixa son séjour dès que, séparé de du Plessis, et refoulé par les Caraïbes, il songea à faire un établissement durable à l'entrée du Canal des Saintes. Il surveillait de là les mouvements des Sauvages, et les inquiétait dans leurs expéditions en mer. L'emplacement qu'il avait choisi et fortifié était à mi-côte, à peu près sur l'habitation « Moka ». Les ruines même ont disparu ; mais la disposition des lieux révèle une sorte de fortification qu'on reconstitue par la pensée.



La côte, en cet endroit, est peu accessible, mais elle présente assez d'intérêt au point de vue géologique ; les roches, dénudées et battues par le flot, indiquent leur formation volcanique. Les coulées de lave sont descendues du Houëlmont, alors en pleine activité ; elles ont constitué tout un ensemble de vallées autour du cratère, en patte d'oie.

Sur le rivage, les stratifications granitiques, plus anciennes, ont un aspect différent ; l'eau et le feu se sont ligués pour asseoir les fondations de ces falaises escarpées, inaccessibles (2). On surprend là le secret des convulsions géologiques qui ont construit les montagnes et dressé, assises par assises, ces masses énormes. L'homme y a

(1) 1.608, disent les derniers recensements.

(2) V. LE BOUCHER : *Guadeloupe pittoresque*.

creusé plus tard des sentiers, dressé des échelles pour atteindre les corniches naturelles, escalader les mornes que la nature a planté d'arbres, velouté de mousse, revêtu de lianes et de feuillages.

La pointe « Turlet » peut servir de type à ces beautés sauvages, au pied desquelles vient mourir le flot de l'océan. Piquées dans la verdure, plantées au sommet d'une hauteur, échelonnées sur les flancs des côteaux, accrochées en des pentes inextricables, étagées à tous les plans, on rencontre les cases des pêcheurs et des paysans.

« L'habitant, dit Labat, qui s'est niché dans ce trou de montagne, se servait d'une échelle pour descendre à l'anse. »

L'échelle existe toujours, et le paysage n'a pas changé. Aussi, cette étroite plage solitaire qu'on appelle l'Anse de la Petite Fontaine, fut-elle souvent le rendez-vous des duellistes de la Basse-Terre.

De la coulée Mazarin, comme d'une vigie, l'Olive dominait le « Vent » (est) et le « Sous-le-Vent » (ouest) à la fois. Aucune embarcation, amie ou ennemie, n'échappait à sa surveillance. Derrière lui, il était appuyé par le Houëlmont, au nord-ouest, qui lui faisait un verdoyant rempart de plus de 400 mètres.



Mais laissons le littoral, l'Anse Turlet, les Roches Noires, le gouffre, et montons. Il existe, entre le Vieux-Fort et la Rivière Sence un chemin, si l'on peut lui donner ce nom, qui permet de se rendre à la ville ; mais pour le suivre, il faut être jeune et avoir bon pied.

Ne cherchez point le bourg. Il est partout et nulle part, et ne remonte guère au-delà du XVIII^e siècle.

Vers 1691, le Fort (aujourd'hui domaine Moka) dominait le pays ; le village, à la Pointe du Vieux-Fort, au sud-ouest, possédait déjà une humble chapelle rurale, desservie par les Carmes ; mais aucun missionnaire n'y résidait

encore. « Ils (les Carmes) sont demeurés en possession de ce quartier du Fort, sans avoir pu obtenir, du moins jusqu'en 1710, aucun bref ou bulle du Pape pour être autorisés à faire les fonctions curiales dans cette paroisse et dans les autres qu'ils desservent aux Isles. » (1)

Sur l'étroit plateau, regardant la mer, l'église, le presbytère et le cimetière composent le gros du quartier. Le reste de la population s'émiette, çà et là, dans les combes charmantes, sur les escarpements, au hasard, dans cinq ou six habitations domaniales ou dans les maisons isolées, posées au gré de ceux qui les élevèrent, comme autant de chalets rustiques. Après l'Olive qui, découragé, se retira à la Dominique, Charles Houël, à partir de 1643, résida au Vieux-Fort, en attendant qu'on eût achevé de construire, au-dessus du Galion, de l'autre côté de la Rivière, sa maison forte dont il fit le Fort Saint-Charles (Richepanse).



Cette petite et pauvre commune a donc ses lettres de noblesse. Avant 1889, elle faisait partie, avec les Saintes, de la paroisse de la Basse-Terre, et c'était le Clergé de la Ville qui venait y exercer le ministère. Depuis 1850, elle a été souvent réunie à Gourbeyre, plus voisine à vol d'oiseau, mais en réalité sans communications praticables ; quelquefois on la joignit aux Trois-Rivières où l'on peut se rendre par la route, aujourd'hui médiocrement carrossable, qui nous a amenés et qui part de la route coloniale à peu près du point où se trouve l'habitation La Violette.

Les habitants du Vieux-Fort sont donc restés longtemps géographiquement séparés du reste de la Colonie.

De même que les Saintois, leurs voisins d'au-delà la mer, les habitants du Vieux-Fort ont une physionomie

(1) LABAT, t. II, p. 270.

propre. Enfermés dans le cirque de leurs montagnes, ils ne communiquent avec le reste de l'île que par le littoral, passablement escarpé lui-même, comme nous l'avons dit, et par un étroit et pittoresque chemin que nous regrettons chaque jour de ne pas voir mieux entretenu. La mer et la montagne ont fait de ces habitants d'intrépides marins et de non moins intrépides contrebandiers.

« Le Vieux-Fort ne ressemble pas plus aux autres parties de la Colonie que celle-ci ne ressemble à la France ; ce sont des montagnes, séparées du reste du pays par des montagnes plus élevées encore. » (1) Point de rivages où la lame vienne s'étaler, mais des falaises escarpées, au pied desquelles il n'est possible de descendre que par les rares anfractuosités creusées par les pluies. Les hommes qui habitent ces quartiers ont un type qui leur est particulier ; la simplicité, la droiture, la bravoure, l'endurance les caractérisent. Ils cultivent peu ; la mer est leur seule ressource ; elle leur fournit du poisson en abondance. Entre 1794 et 1804, l'équipage des Corsaires se recrutait surtout au Vieux-Fort et dans les îlots des Saintes.

Aussi, le Vieux-Fort-Royal a joué un rôle assez considérable dans les premiers temps de la Colonie. Depuis cette époque et jusqu'à nos jours, toutes les fois qu'il a été attaqué par l'ennemi, les habitants du quartier l'ont défendu avec la plus grande intrépidité. La plus belle et dernière action de ce genre a été le combat qu'ils ont soutenu contre le vaisseau de ligne anglais l'*Abercomby*, commandé par le commodore Fy. Toute la Basse-Terre fut témoin de ce magnifique spectacle.

C'était sous le proconsulat de Victor Hugues. (2)



(1) LE BOUCHER, *Guadeloupe pittoresque*.

(2) Extrait de l'article nécrologique sur M. Bruno Mercier, maire du Vieux-Fort, décédé en avril 1842, à l'âge de 84 ans. (*Journal Commercial* du 27 août 1842.)

L'église, anciennement située au Petit Vieux-Fort, près de l'Anse Dupuits, fut plus tard transférée au Grand Vieux-Fort où elle est encore. C'est une construction sans caractère, une très humble église de hameau, restaurée et améliorée depuis peu, dont on ne peut définir l'âge. Ce petit édifice doit remonter à la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les modestes archives de la Fabrique sont muettes sur la date de sa construction. Au devant de l'entrée, s'étend le cimetière.

Labat, parlant de la première chapelle qu'il a vue, dit : « Il y a au pied une petite chapelle qu'on dit (?) avoir eu le titre de paroisse, dont les Carmes sont en possession et tirent les revenus. Je ne sçai si cela les oblige à y avoir un curé résidant..., mais il est certain qu'ils se contentent d'y envoyer un de leurs Religieux une fois par mois pour y dire la messe. » (1)

Le presbytère, réparé à diverses époques, ne présente guère plus d'intérêt que l'église ; mais on y jouit sur la mer d'un coup d'œil ravissant. On trouve, dans la cour, une vieille citerne, une pierre probablement détachée d'ailleurs, peut-être de l'église ou du clocher, sur laquelle ont lit :

EN 1779, 2 MARS
A ÉTÉ POSÉE PAR LE R. P. TOULMÉ.

Nous avons retrouvé le nom du P. Toulmé dans le Clergé de Marie-Galante, en 1789.



Le Vieux-Fort qui, par sa situation, commande l'entrée du Canal des Saintes, a été à plusieurs reprises exposé aux attaques des Anglais. En 1703, les bombes anglaises le détruisirent : ce qui explique les ruines nombreuses

(1) LABAT, t. II, p. 503.

qu'on y rencontre un peu partout. La vieille habitation de l'Olive et de Houël disparut alors.

A l'époque de la Convention, les Anglais réparurent et s'emparèrent des Saintes, de Marie-Galante, de la Grande-Terre et de la Basse-Terre. Le Vieux-Fort, nous l'avons vu plus haut, leur tint tête avec succès. Mais force fut aux courageux défenseurs du Vieux-Fort d'accepter la capitulation d'avril 1794. Il devait sans doute exister encore quelques vestiges des anciennes batteries, des bouches à feu, des canons peut-être comme on en trouve dans le gazon du Houëlmont, et les braconniers de l'endroit fournirent les munitions, la poudre, les fusils et leur indomptable bonne volonté. Le nom de lord *Abercomby*, dans la bouche des « sans-culottes » (1) de Victor Hugues et des paysans guadeloupéens, devint alors celui de *Bel cabri* ou de *Belle cabritt*.



Le territoire du Vieux-Fort n'est pas aussi inculte qu'on le croirait au premier abord. Si la canne à sucre y est à peu près inconnue, le cacao du Vieux-Fort fut toujours en grande estime sur les marchés de la Colonie. Sans médire des habitants de l'endroit, ajoutons qu'on y mélange le cacao de la Dominique, qu'on va chercher sur des pirogues par delà vingt lieues en mer. Les marins partent sous couleur de la pêche et reviennent avec un chargement de cacao qu'à l'aide de subterfuges et de signaux clandestins, ils parviennent à débarquer, malgré les douaniers de la côte, dans les coins reculés des falaises. Ils ont la nature pour complice de leur contrebande.

Le café donne aussi de bonnes récoltes, et le nom de Moka que porte une habitation du quartier est significatif.

(1) Nom officiel du bataillon venu de France avec Victor Hugues.

La pêche, surtout, occupe les braves campagnards de cet intéressant quartier.



Il suffit d'une heure, quand le temps est favorable pour aller par mer du Vieux-Fort à la Basse-Terre, et c'est la voie que nous allons prendre pour nous rendre aux Vieux-Habitants, la dernière paroisse qui nous reste encore à visiter dans la Guadeloupe proprement dite.



